

Carmen Alén Garabato et Henri Boyer

Le marché et la langue occitane au vingt-et-unième siècle : microactes glottopolitiques contre substitution

Limoges, Lambert-Lucas, 2020, 140 p.

Compte rendu de James Costa, Université Sorbonne Nouvelle/UMR LaCiTO

james.costa@sorbonne-nouvelle.fr

Le marché et la langue occitane, par Carmen Alén Garabato et Henri Boyer, est un livre qui a de nombreux mérites, dont le moindre n'est pas d'avoir su faire dialoguer la sociolinguistique occitano-catalane avec la sociolinguistique critique intéressée par les questions d'économie politique, et particulièrement de marchandisation des langues. L'ouvrage se propose d'étudier les « microactes glottopolitiques », cette partie de la politique linguistique qui est selon les auteurs « le fait d'acteurs agissant sur le terrain de leur activité sociale (professionnelle singulièrement) sans forcément s'intégrer à un réseau » (p. 17). Parmi ces microactes, les auteurs s'intéressent plus particulièrement aux « pratiques de nomination identitaire » (*ibid.*) comme manière de s'inscrire dans (et de lutter contre) un ensemble d'actes relevant d'idéologies diglossiques. Ici, les pratiques interrogées, ce sont les usages de l'occitan dans le commerce et l'entreprise dans la région Occitanie : quel sens revêtent-ils pour les personnes qui font le choix de l'occitan ? Est-ce l'indice d'une folklorisation avancée, ou est-ce qu'il se joue autre chose ? Pour répondre à ces interrogations, qui sont développées tout au long du livre, cette étude s'appuie sur une enquête (ECO OC) de plusieurs mois, menée à partir de 2017 dans diverses parties de la Région Occitanie.

Les premiers chapitres posent un certain nombre de préalables théoriques et historiques sur les questions de patrimonialisation, d'identité et de politique linguistique, et sur l'état de délitement avancé de l'occitan dans le sud de ce qui est aujourd'hui la France. Le second chapitre pointe ainsi à la fois une érosion des pratiques et un maintien d'opinions favorables concernant l'occitan – des positions confirmées par la récente enquête sociolinguistique menée dans la Région Occitanie et parue au moment où les auteurs finissaient la rédaction du livre (p. 105). Il apparaît clairement que, sauf peut-être dans quelques cas isolés, la pratique de l'occitan comme langue d'une communauté linguistique appartient désormais au passé. Le chapitre 3 aborde la question de l'occitan dans le commerce, notamment à travers les différentes initiatives militantes qui ont cherché à promouvoir ce type d'usage depuis les années 2000 dans le cadre de stratégies de « glocalisation » (p. 40). L'usage de l'occitan constitue dans ce cas, pour Boyer et Garabato, un identitéme, notion qui en quelque sorte sert de fil conducteur à l'ensemble de l'ouvrage. Un identitéme, pour les auteurs, est un signe qui renvoie de manière stable à une catégorie identitaire. En ce sens, l'usage de l'occitan permet certes d'indexer de l'authentique, mais aussi par contrecoup de créer un rapport de confiance (p. 36).

Le chapitre 4 présente l'enquête ECO OC (l'occitan face au marché), qui « s'était fixé comme objectif de faire un état des lieux concernant la présence de la langue et de la culture occitanes dans le monde du commerce (noms des entreprises, noms des produits, publicité...) » (p. 49). Ce projet part d'un constat selon lequel « on peut observer depuis quelques années une timide mais bien réelle reconquête d'usages de

la langue d'oc dans le monde de l'économie et du commerce », et de citer pour preuve notamment le monde du vin, de la bière, ou encore des entreprises de pâtes artisanales. Ce constat est également appuyé par une comparaison avec des enquêtes menées par Boyer en 1982 et Garabato en 2007 dans la région de Béziers. Ce chapitre permet de constater une augmentation notable de l'utilisation de termes en occitan ou indexant l'occitanité (basés sur *oc-*, *occit-* etc.). Mais surtout, face à la saturation de l'usage de dérivés de « *oc-* » on constate que pour la première fois depuis les années 1970, sur la période post 2011, les noms en occitan prennent nettement le pas sur les noms basés sur « *oc-* ». Avec un bémol cependant, ces mots occitans se révèlent assez pauvres dans leur étendue, avec de nombreux dérivés de mots basiques comme *ostal* (maison), *aquí* (ici) ou *solelh* (soleil). Pourtant, les auteurs estiment qu'il se passe quelque chose en termes de choix, comme semble l'indiquer l'utilisation de plus en plus fréquente de choix graphiques normés. Ainsi, l'article défini masculin *lo*, qui fonctionne lui-même comme un identitème, est-il de plus en plus utilisé sous sa forme normée (par opposition à la graphie *lou*, calquée sur les choix graphiques du français). Les entretiens présentés à la fin du chapitre permettent de constater une forte imprégnation linguistique occitane à l'origine de ces choix, une présence de l'occitan qui persiste ou se renforce du fait de l'activité militante.

Le chapitre 5 analyse plus précisément quelques-uns des entretiens menés lors de l'enquête, pour proposer l'hypothèse selon laquelle l'utilisation de l'occitan dans l'économie ne constitue pas une marchandisation ou une folklorisation de la langue, mais « une autre modalité de sortie (de suspension ?) du 'conflit' » (p. 94) diglossique. Il s'agit à mon sens de l'hypothèse la plus forte ou audacieuse du livre : elle constitue une évolution radicale par rapport au modèle traditionnel de la sociolinguistique occitano-catalane. Les usages patrimoniaux constituent selon cette hypothèse une manière de « contrecarrer (délibérément ou pas) l'idéologie diglossique dont [le conflit linguistique] se nourrit, toujours en vigueur » (p. 96) et de renverser la haine de soi (*auto-òdi*) encore très présente en Occitanie, par la manifestation d'un attachement à des usages, à des origines, et à une histoire faite d'interdictions et de répression. Une forme de *Volèm viure al país* du 21^e siècle en quelque sorte, nourrie de pensée écologique et porteuse d'un rapport renouvelé avec le lieu qui ne prenne pas une forme organique comme dans les discours nationalistes classiques ? Ainsi, cette « patrimonialisation dynamique [...] confère à la langue dominée un sursaut de considération et de fonctionnalité sociales bien réel sur la voie d'une certaine *normalisation*, même si la normalisation au sens plein du terme reste largement de l'ordre de l'utopie » (p. 104).

Cette hypothèse forte fait de cet ouvrage un incontournable pour quiconque s'intéresse aux questions de minorisation et de résistance linguistique, en suggérant que la normalisation linguistique peut prendre des voies inattendues. Cette proposition est également un signe que le militantisme linguistique peut aboutir à des résultats loin des objectifs d'origine des mouvements de revitalisation linguistique, confirmant ainsi qu'il est impossible de prédire quelles seront les conséquences de ces types de mouvements sociaux. Ce livre confirme ainsi que du fait de sa longue durée (plus de 160 ans) et du nombre d'études qui lui ont été consacrées, le cas occitan reste unique dans l'étude des mouvements de revitalisation de langues minorisées.